

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2547. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
5
NOVEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15,00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITE : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
#PIERRE LAFITTE, FONDATEUR#

MM. LLOYD GEORGE ET PAINLEVÉ PARTENT POUR L'ITALIE



PHOTOGRAPHIE PRISE HIER SOIR A LA GARE DE LYON AVANT LE DÉPART DU TRAIN SPÉCIAL DE 8 HEURES 44

Nous avons annoncé hier que MM. Lloyd George et Painlevé allaient en Italie, afin de se concerter avec M. Orlando, président du Conseil, et d'organiser la coopération inter-alliée. C'est hier soir qu'ils sont partis. Voici, de gauche à droite : le colonel Le Roy-

Lewis, M. Loucheur, ministre de l'Armement; le commandant Heilbronner, M. Painlevé, président du Conseil; M. Doumer, ministre d'Etat; M. Lloyd George, premier ministre d'Angleterre; M. Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, et le général Smuts.

M. VENIZELOS VIENT A PARIS

LE GÉNÉRAL GOURKO EN FRANCE



LE PRÉSIDENT DU CONSEIL HELLÈNE ET SON FILS SOPHOCLE

M. Venizelos, après un séjour à Rome, où il s'est entretenu avec les hommes d'Etat italiens, va arriver à Paris. De Paris, il compte gagner Londres. Il reviendra ensuite à Paris pour un long séjour et aura de nouvelles conférences avec les personnages politiques.



L'ANCIEN GÉNÉRALISSIME RUSSE ET M^{me} GOURKO

Suspecté d'entretenir des relations avec le tsar et incarcéré par le gouvernement provisoire, le général, lors de sa libération, partit pour l'Angleterre, où il séjourna quelques semaines et qu'il a quittée pour venir à Paris. Notre photographie a été prise à Londres.

L'ATTAQUE CONTRE L'ITALIE

ARRÊT DE L'OFFENSIVE MILITAIRE
ÉCHEC DE L'OFFENSIVE DIPLOMATIQUE

L'activité de combat s'est réduite à des feux d'artillerie.
Les milieux officiels d'Allemagne sont préoccupés
par les affaires d'Italie.



VUE GÉNÉRALE DE BRESCIA

où les troupes françaises ont été reçues avec enthousiasme par la population. Une foule immense attendait à la gare nos soldats, qui défilèrent ensuite en présentant les armes devant le monument de Garibaldi.

Sur toute la ligne du Tagliamento, l'activité de combat s'est réduite à des feux réciproques d'artillerie de part et d'autre de la rivière. L'ennemi a exercé une pression plus marquée dans la vallée de la Fella, où plusieurs détachements qui tentaient d'aborder les positions de la défense ont été dispersés par les tirs de barrage ou repoussés par de rapides contre-attaques. Les Austro-Allemands indiquent par là que, renonçant momentanément à attaquer de front la ligne du Tagliamento, ils essayent de la tourner par le nord. Mais les Italiens connaissent, de leur côté, la valeur du bastion avancé où ils ont réussi à se maintenir et sauront déjouer une manœuvre prévue.

Quelques engagements de patrouilles dans le Trentin, le long du val Daone, ne doivent être considérés que comme des démonstrations destinées à empêcher l'envoi de renforts de cette région dans celle du Frioul.

Jean VILLARS.

L'Allemagne espérait acculer l'Italie
à une paix séparée

LAUSANNE, 4 novembre. — Si l'on en croit la Gazette de Lausanne, dans les milieux officiels de Berlin on commence à avoir quelque préoccupation pour la tournure que prennent les affaires d'Italie. Les opérations militaires ont donné les résultats prévus, mais l'offensive politique a entièrement échoué.

Le gouvernement s'attendait à pouvoir,

MM. LLOYD GEORGE ET PAINLEVÉ VONT RETROUVER,
EN ITALIE, LES GÉNÉRAUX FOCH ET ROBERTSON

M. Paul Painlevé et M. Lloyd George ont quitté Paris, hier soir, à 8 h. 44, par la gare de Lyon. Ainsi que nous l'avions annoncé hier, le président du Conseil et le premier ministre britannique se rendent à Rome, via Modane.

MM. Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères; Paul Doumer, ministre d'Etat, qui assurera pendant l'absence de M. Painlevé l'intérim du ministère de la Guerre — et M. Loucheur, ministre de l'Armement, étaient venus saluer le président du Conseil et M. Lloyd George, qui, arrivé le premier, en compagnie du colonel Le Roy-Lewis, attaché militaire à l'ambassade britannique, fit quelques minutes de « footing » sur le quai, en attendant le départ.

M. Painlevé arriva à 8 h. 30. — Je vais en Italie, vous le savez, avec M. Lloyd George, nous dit-il. M. Franklin-Bouillon part avec moi. De même le général Smuts, un des héros de la guerre du Transvaal, et le général Wilson, accompagnent M. Lloyd George. Nous retrouverons à-bas le général Foch, chef d'état-major de l'armée française, et le général Robertson, chef d'état-major général de l'armée anglaise.

Il eût été superflu d'insister pour obtenir du président du Conseil quelques déclarations sur l'objet de son voyage.

Les accords qui vont être conclus en Italie ne feront, on le sait, que rendre plus étroite la coopération de l'Angleterre, de l'Italie et de la France, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique.

— A mon retour, nous a dit M. Painlevé, je pourrai peut-être vous donner des précisions intéressantes.

Comme M. Franklin-Bouillon arrivait, un peu en retard, les ministres montèrent dans leurs compartiments et le train démarra.

Le commandant Heilbrunner, secrétaire du comité de guerre, accompagne également le président du Conseil.

C'est M. Paul Doumer, ministre d'Etat, qui fera l'intérim du ministère de la Guerre pendant l'absence de M. Painlevé.

La journée de M. Lloyd George

Arrivé samedi soir à Paris en même temps que M. Painlevé, M. Lloyd George avait eu, hier matin, à l'hôtel Crillon, où il était descendu, une longue entrevue avec le général Pershing, venu spécialement du quartier

grâce à une offensive foudroyante, obliger l'Italie à conclure au bout de quelques semaines une paix séparée.

Mais au lieu de rencontrer une Italie bouleversée par les désastres militaires et par les troubles intérieurs que l'on croyait inévitables, les empires du centre se trouvent en présence d'un peuple de 40 millions d'habitants fortement décidé à continuer la lutte, un peuple compact et disposant encore de ressources très considérables.

Dans ces conditions, les empires du centre devront poursuivre leur grand effort militaire beaucoup plus longtemps qu'ils ne l'avaient prévu.

Où bien les armées austro-allemandes devront se décider bientôt à faire une guerre de tranchées, et alors les deux empires devront confesser ne pas avoir atteint le but principal qu'ils s'étaient proposé, ou bien leurs armées avanceront dans le pays, et alors ils se trouveront encore plus engagés.

La perspective de devoir maintenir pour un temps aussi long une partie très importante de ses forces militaires en Italie préoccupe l'état-major allemand, qui prévoit des actions importantes sur le front occidental.

D'après l'avis de personnalités en vue, le fait que les troupes austro-allemandes occupent une partie de la Venétie n'aura sur le développement de la guerre qu'une importance secondaire.

L'offensive militaire en Italie ne peut procurer des avantages sérieux à l'Allemagne et à l'Autriche que si ces deux Etats réussissent à obliger les Italiens à conclure la paix dans un délai de quelques semaines. Or, cette perspective est à rejeter, à la suite de l'échec de l'offensive politique.

On prévoit la possibilité qu'à la suite de cet échec les opérations du Trentin subissent une modification.

général américain pour le rencontrer. Le maréchal Douglas Haig, qui devait peu après déjeuner en compagnie du généralissime de l'armée américaine, assista à l'entretien.

A l'issue de cette conférence, le premier ministre anglais, accompagné du maréchal



GÉNÉRAL ROBERTSON

Douglas Haig, a quitté l'hôtel et a fait à pied une promenade sur l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'à la place de l'Etoile. A midi, l'éminent homme d'Etat était l'hôte, à déjeuner, de M. Painlevé, au ministère de la Guerre.

Le général Robertson est à Rome

ROME, 4 novembre. — Le général Robertson est arrivé à Rome.

Avec M. Orlando il a fait une visite à M. Sonnino, qui lui a rendu aujourd'hui sa

LES ÉVÉNEMENTS DE PETROGRAD

M. TERESTCHENKO
EST EN BUTTE
A DE RUDES ATTAQUES

Les éléments démocratiques blâment son discours et persistent à vouloir assister à la Conférence de Paris.

On ne saurait se dissimuler qu'un conflit latent existe depuis quelques jours entre le gouvernement russe et le pré-Parlement. Cette assemblée a déjà repoussé les mesures demandées par M. Kerensky pour combattre l'anarchie. D'autres mesures concernant l'armée ont été renvoyées à la commission. Mais les germes d'un désaccord plus sérieux apparaissent sur la question de la participation à la conférence de Paris.

Le discours où M. Terestchenko a exposé ses vues au sujet de la guerre et de la paix a déterminé d'ardentes discussions dans les partis et dans la presse. Le ministre des Affaires étrangères a eu beau employer un langage conciliant et destiné à trouver un terrain d'entente, il n'a pas désarmé ses ennemis d'extrême-gauche. La Novaja Jizn, le journal de Gorki, écrit même que ce discours prouve que M. Terestchenko, « comme tout le cabinet Kerensky, ne parle pas la même langue que la démocratie », et le Dielo Naroda exige « des actes plus énergiques ».

C'est parce qu'il a un programme de politique extérieure différent de celui des Soviets que M. Terestchenko est l'objet de ces attaques. Les démocrates révolutionnaires voudraient obliger le



M. SKOBELEV

gouvernement à exprimer leurs principes à la conférence de Paris. Cependant les Soviets eux-mêmes, comme on le sait, ne sont pas d'accord. Une hésitation se rencontre aussi chez les maximalistes, qui avaient annoncé pour le 2 novembre une grande manifestation qui a été remise au 7.

Il est trop tôt pour se prononcer sur les suites de ces discussions qui passionnent les organisations démocratiques. M. Terestchenko semble ne pas vouloir aller au-delà des concessions qu'il a déjà faites. La conséquence de cette situation pourrait être, à tout le moins, de causer un certain retard à la réunion de la conférence des Alliés. Mais ceux-ci, il importe de ne pas l'oublier, restent décidés à n'admettre parmi eux que des représentants officiels du gouvernement russe et à ne pas créer le dangereux précédent demandé par les Soviets. En se tenant sur ce terrain, M. Terestchenko pourra, nous l'espérons, faire entendre raison à ses adversaires. — J. B.

Skobelev triomphera-t-il
de Terestchenko ?

Il voudrait imposer au gouvernement russe, en ce qui concerne la conférence de Paris, le point de vue des révolutionnaires.

PETROGRAD, 4 novembre. — En rentrant du quartier général, M. Terestchenko a eu avec M. Kerensky un entretien qui a porté particulièrement sur la conférence de Paris et où a été exposée l'attitude intransigente des éléments démocratiques à l'égard du ministre des Affaires étrangères, à la suite de l'exposé sur la politique extérieure fait par lui dans la séance du pré-Parlement de lundi.

Ainsi que M. Skobelev a dû en faire part à M. Kerensky, les révolutionnaires considèrent comme impossible de participer à la conférence de Paris si le représentant officiel du gouvernement y expose les buts de guerre de la Russie sous un jour différent de celui des démocrates révolutionnaires.

M. Terestchenko, au cours de son entretien avec M. Kerensky, a insisté sur la nécessité de trouver une issue au conflit, qui menace d'amener, soit le refus des éléments démocratiques d'assister à la conférence, soit la démission du ministre des Affaires étrangères. « Toutes choses qui, a déclaré M. Terestchenko, suivant le Reich, ne sont pas désirables dans les conditions actuelles ».

Dés maintenant, il est décidé que M. Terestchenko fera de nouvelles déclarations complémentaires au pré-Parlement dans la séance prochaine.

De son côté, M. Skobelev a rendu visite hier à l'ambassadeur d'Angleterre.

Protopopov serait devenu fou

PETROGRAD, 4 novembre. — L'ancien ministre de l'Intérieur, M. Protopopov, serait atteint d'aliénation mentale.

LECONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 63, PARIS PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

NOUVELLES PREUVES ACCABLANTES

LES TRAHISONS DU ROI CONSTANTIN
ET DE LA REINE SOPHIE RÉVÉLÉES

Le guet-apens d'Athènes ne fut que peu de chose, en comparaison des attentats que préméditèrent, contre l'Entente, les ex-souverains de Grèce.



CONSTANTIN ET SA FAMILLE EN SUISSE

Cette photo a été prise à Lugano. Au premier plan figurent Constantin, sa plus jeune fille, la princesse Catherine, l'ex-reine Sophie et le prince Georges. Derrière eux, de gauche à droite : la princesse Hélène, le prince Paul et la princesse Irène.

Depuis que les commissions parlementaires grecques, instituées par M. Venizelos, ont commencé leur enquête sur les agissements de l'ex-roi Constantin et de sa camarilla, bien des découvertes avaient été faites. On avait vu paraître au jour les preuves éclatantes des fourberies du gouvernement constantinien et de sa complicité avec l'Allemagne. Les interrogatoires des membres des deux ministères Scouloudis et Lambros avaient établi que Constantin et l'état-major, pendant toute l'année 1916, avaient communiqué avec Berlin et Sofia par la T. S. F. de la flotte. Enfin on avait mis la main sur la correspondance secrète de la cour et de Guillaume II.

Le chiffre de ces correspondances

viendrait d'être trouvé, et il ne subsiste plus aucun doute sur la trahison dont les Alliés ont failli être victimes de la part de la Grèce. Le guet-apens d'Athènes n'était que peu de chose en comparaison de ce qui se tramait.

Les télégrammes que l'on va lire montrent combien l'armée du général Sarrail a été pres d'être poignardée dans le dos. Ils font voir le véritable rôle auquel étaient destinées les bandes de réservistes : M. Theotokis, qui a signé ces dépêches, a été sage, de rester à Berlin. L'exil infligé au roi Constantin et à quelques-uns de ses anciens ministres et partisans est en effet une pénitence bien douce pour les attentats qui se préparaient contre les Alliés et contre l'armée du général Sarrail.

LES TÉLÉGRAMMES SECRETS DE LA COUR D'ATHÈNES

ATHÈNES, 4 novembre. — Le ministère des Affaires étrangères a communiqué les nombreuses dépêches qui furent échangées, rédigées en un chiffre spécial inconnu, entre la cour d'Athènes et Berlin. Le chiffre a pu être reconstitué par un spécialiste ; les dépêches mises en clair confirment amplement l'existence d'une entente entre la cour et Berlin.

Déjà, le 2 décembre 1915, M. Theotokis, ministre de Grèce à Berlin, télégraphiait que le gouvernement allemand était prêt à avancer quarante millions.

Le 2 août 1916, Constantin télégraphiait à M. Theotokis :

J'apprends sous le sceau du secret, par l'attaché militaire allemand, que les Allemands ont assemblé deux armées sous Mackensen contre la Roumanie. Est-ce là un signe qu'ils sont décidés à agir contre la Roumanie pour prévenir une agression éventuelle ?

Signé : CONSTANTIN, roi.

N'envoyez pas les dépêches au nom du roi ; mettez seulement comme adresse : « Deux W. Embrasse Sophie. »

Le 4 août, M. Theotokis répondit :

4 août. Très urgent. — Il n'existe pas pour le moment d'intention des Allemands d'attaquer les premiers en Roumanie. La con-

Par miracle, nous sommes sauvés, après un bombardement de trois heures contre le palais par la flotte française qui a tiré sans arrêt. Nous nous sommes sauvés dans les caves. De forts combats se sont livrés dans la rue. Les révolutionnaires ont fait des maisons sur l'armée et sur le peuple qui ont combattu de façon magnifique.

C'est une grande victoire contre les quatre grandes puissances, dont les troupes ont fui devant les Grecs, et se sont retirées sous une escorte de troupes grecques. On a grande anxiété des exigences que va montrer l'Entente. Nous sommes préparés à tout. Prière d'informer quand l'armée de Macédoine sera assez renforcée pour entreprendre une offensive définitive.

Signé : SOPHIE.

A cette dépêche, le kaiser répondit par la suivante :

Je te remercie de tout cœur de ta dépêche, dont j'ai pris connaissance avec une profonde émotion. J'ai vu le danger que toi et Tino vous avez couru. J'admire le courage avec lequel vous avez résisté pendant un moment difficile.

L'Entente a montré encore son but. Il ne reste donc à Tino, comme de raison, aucune autre route ouverte que de se retourner ouvertement contre ses bourreaux. L'intervention de Tino avec ses forces coopérant contre l'acte ouest de Sarrail amènera une décision en Macédoine et la libération de la pauvre Grèce. Tino le sait.

Le 2 décembre 1916, M. Zalecosta télégraphia au ministre de Grèce à Berne :

Veuillez transmettre la dépêche suivante au ministre à Berlin pour Falkenhäusen :

« Par suite de la continuation du blocus, il y a du pain seulement pour quelques jours encore. Les autres vivres diminuent aussi. Donc, la guerre contre l'Entente étant maintenant exclue par les négociations sur la note qui est en chemin, je considère la partie comme perdue. Si l'attaque n'a pas lieu immédiatement, après il sera trop tard. »

Signé : SOPHIE.

Le 30 décembre 1916, M. Theotokis télégraphia à Z... à Athènes :

J'ai vu Zimmermann, j'ai insisté pour que l'attaque commence aussi vite que possible. Je lui ai dit que nous désirions enfin être au clair et savoir si cette offensive se fera. Il m'a répondu que personnellement il est pour l'offensive, mais que tout dépend de Hindenburg, à qui il en a référé. Si la réponse est dilatoire, je pense que nous devons faire selon nos propres intérêts, sans aucune autre considération, vu que nous avons déjà fait assez de sacrifices et que nous ne pouvons ruiner la dynastie et le pays pour les beaux yeux d'Ici.

Le 30 décembre 1916, M. Theotokis télégraphiait que Falkenhäusen attendait à Berlin les décisions qui seraient prises à Athènes. En cas de neutralité, il se rendrait à Belgrade ; en cas de rupture avec l'Entente, il irait, par avion, à Larissa. En tout cas, il était d'une grande importance d'organiser, en cas de rupture avec l'Entente, des bandes dont la besogne essentielle devait être de couper le chemin de fer Monastir-Salonique et d'inquiéter l'arrière de l'armée Sarrail.

[Lire la suite en Dernière Heure.]

LA FOI

PAR
SHERIDAN

Un champ de blé s'étendant à perte de vue, une petite maison — ferme ou auberge — au balcon garni de glycines, et puis, tout au fond, une forêt bordée par un ruisseau que de vieux ponts de pierre coupent de loin en loin...

C'est dans cette délicieuse retraite, coin de campagne sauvage à vingt lieues de Paris, que le sculpteur Bernac venait se réfugier. Surmené, vaguement neurasthénique, il ne retrouvait le grand calme nécessaire à sa santé que dans cette oasis inconnue, et son esprit malade nous glorifiait son choix :

— Il faudra venir, vieux, et tu verras. Pas de snobisme là-bas : la nature, et c'est tout. Ecoute...

Et il nous refaisait le tableau enchanteur : l'or du champ de blé, le toit rouge de la petite maison, la grâce des glycines, le vert de la forêt, le glouglou du ruisseau.

— Mais tout cela n'est rien, vieux ! Ce paysage ne suffirait point à ma guérison. Un homme me soigne là-bas, et c'est lui mon sauveur. Imagine-toi un vieux paysan tout recroquevillé. Son visage aux rides profondes disparaît sous une barbe inculte et ses petits yeux malins sont enfoncés sous d'épais sourcils. En un mot un vrai sauvage, dont les idées normales et pures ne sont point polluées par la fièvre des villes : un homme des bois, je te dis !

Et comme, indulgents, nous écoutions Bernac, notre ami s'exaltait :

— C'est un berger, un brave homme de berger, qui sans doute fut toute sa vie berger. Chaque matin, suivant ses deux centaines de moutons, je le vois, flanqué de son chien, passer sous ma fenêtre. Ah ! les bonnes causeries que m'offre ce huron ! La pipe à la bouche, je vais le rejoindre à sa place habituelle et, près de lui, pendant des heures, je fais provision de courage et de philosophie. C'est en l'écoutant que j'ai compris le vide de notre existence de citadins, et il a réussi à me guérir de cette lassitude de la vie devant laquelle les maîtres de la Faculté restent si longtemps impuissants. Maintenant, je suis rassuré, et si, parfois, une crise me reprend, une absence de quarante-huit heures et trois conversations avec mon bonhomme suffisent à me mettre sur pied. Mais pour me comprendre il faut venir, vieux, il faut venir...

Libre pour quelques jours et, je dois l'avouer, tenté par les descriptions de Bernac, je résolus l'autre semaine d'aller rejoindre le sculpteur. Trois heures passées dans un train de guerre suffirent à m'amener auprès de mon ami.

Je dus reconnaître qu'il n'avait point menti. Je retrouvai ses blés dorés, la fumée bleutée de sa petite auberge, et sa forêt, et son ruisseau. Les aboiements d'un chien, le bêlement des moutons et les rrr... rrr... de son berger me tirèrent même de mon sommeil et me firent, dès le matin, bondir sur le balcon tout garni de glycines.

Le crayonnage de Bernac était exact. Coiffé d'un feutre déteint, le brûle-gueule à la bouche, courbé sur un bâton noueux, le vieillard suivait son troupeau — digne modèle, plus vrai que nature, d'un tableau de Ceramano. Je connus à mon tour l'enthousiasme de mon ami et je pus enfin, quelques heures plus tard, goûter tout le charme de la philosophie du paysan.

Et Bernac d'exulter :

— Eh bien, vieux, t'ai-je exagéré le naturel de ma villégiature ? Que dis-tu de cela ?

— Je dis que ton bonhomme est un type extraordinaire, je dis qu'il faut le faire connaître à toute ta bande de pessimistes et essayer, grâce à lui, de guérir tes amis de leur hypocondrie. Ton atelier est vaste : pour quelques jours tu peux t'y installer.

Mon idée enchantait le sculpteur.

— Ah ! vieux ! quelle étude que la surprise de ce berger devant les splendeurs de la capitale ! Quelles révélations pour lui !

Et il ébauffait déjà de grands projets. C'étaient des fêtes données en son honneur, des articles à rédiger sur lui dans les journaux, sa photographie à faire paraître par les grands illustrés, que sais-je encore !

Tout en devisant ainsi, bras dessus bras dessous, nous partîmes vers le chène sous lequel le berger s'installait chaque jour. Nous l'écoutâmes quelques instants, puis, peu à peu, je lui exposai mon projet.

Ah ! le paysan me fixa d'un regard indéfinissable. Il semblait ne point me comprendre, mais, comme je le pressais d'accepter l'invitation de mon ami, il secoua la cendre de sa pipe, puis, d'un ton narquois mais résolu, s'adressant à Bernac :

— Paris ! Paris ! Fichtre non, qu'y mettrai jamais pus les pieds dans vot' Paris ! J'en ai ben eu assez de vot' diable de Paris, pendant les vingt-cinq ans qu'j'suis été cocher de fiacre !...

SHERIDAN.

OBESITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le Beurre
2fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilos 9 fr. 25 ; 4 kilos 17 fr. 85.
AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, présenté par ses parents, pour travail de bureau. Se présenter 88, Champs-Élysées.



DERNIÈRE HEURE



LES IMPRÉCATIONS DE SOPHIE EX-REINE DE GRÈCE

Ce n'était pas toujours en une langue diplomatique qu'elle écrivait à son frère.

Voici la suite des dépêches envoyées par l'ex-reine de Grèce et dont nous avons publié les premiers textes en page 2 :

Le 10 janvier 1917, M. Zolacosta télégraphie au ministre de Grèce à Berne :

« Pour S. M. l'empereur de la part de S. M. Sophie :

« Je te remercie de tout cœur pour ton télégramme, mais nous sommes sans nouvelles suffisantes pour la durée d'une pareille entreprise, et le manque de munitions et de beaucoup d'autres choses nous force malheureusement à nous abstenir d'une telle action offensive. Tu peux t'imaginer mon état, combien je souffre ; merci de cœur, ta si chère pour la des circonstances abominables. Que les cochons infâmes reçoivent la punition qu'ils méritent. »

« Je t'embrasse de cœur. »

« Ta sœur isolée et peignée qui espère de meilleurs temps. »

Le 13 janvier 1917, M. Zolacosta télégraphie au ministre de Grèce à Berne :

Pour Falkenhayn :

« Zimmermann était personnellement pour l'offensive, mais il n'était pas d'accord avec Hindenburg pour prendre une décision. Si la réponse d'Hindenburg avait été plus favorable et catégorique, le conseil de la Couronne se serait décidé pour l'attaque. Je suis désolée : c'est trop bête. On a commis des fautes. Sur le contrôle, il n'y a rien de précis encore. Je crois que nous ne nous entendons pas sur le télégraphe. »

Signé : SOPHIE.

Le 20 janvier 1917, M. Zolacosta télégraphie au ministre de Grèce à Berne :

« Veuillez transmettre la dépêche suivante à notre ministre à Berlin :

« Veuillez communiquer à Hindenburg la réponse suivante :

« S. M. le roi remercie Hindenburg pour sa proposition qu'il accepte. On agira par les mesures suivantes afin que le matériel ne parvienne pas aux mains de l'ennemi : magasinage approprié du matériel ; résistance contre une tentative éventuelle de l'ennemi de s'emparer par la force du matériel ; destruction du matériel en cas de nécessité. Le matériel serait alors remplacé par l'Allemagne. »

Au moment où les Alliés remirent leur ultimatum à la Grèce, la reine Sophie adressa à Guillaume II une dépêche où elle disait notamment :

Suis chagrinée ultimatum (des puissances alliées) soit acceptée. Quoique désirions guerre aux côtés de l'Allemagne, à cause avantages politiques, pour nous débarrasser d'ennemis acharnés et à cause de la sympathie montrée déjà par le peuple hellénique pour la cause allemande, le manque de vivres et de munitions pour la durée d'une campagne, surtout le manque d'artillerie lourde pour forcer les positions fortifiées préparées par l'ennemi dans le détroit du nord de la Thessalie ; la menace éventuelle à la capitale ; notre seule voie de communication menacée par les forces anglaises concentrées à Malte, pour une expédition contre la Grèce nous forcent à renoncer avec grand regret à ce projet. Espère que tu ne perdras pas de vue que la Grèce, pour nos plans, pourrait, si elle était reliée par chemin de fer, devenir une aide utile, précieuse pour notre patrie, grâce à sa position géographique.

Dans le peuple nous continuerons toujours à travailler pour l'Allemagne contre nos ennemis.

Tu peux avoir toute certitude que suis fière que les souffrances et angoisses indescriptibles que nous avons subies et continuons à subir ont rendu sérieux services.

LE MORAL ITALIEN EST RELEVÉ PAR LES SOLDATS FRANÇAIS

Leur bonne humeur, leur cranerie produisent sur la population le meilleur des effets.

ROME, 4 novembre. — L'arrivée des premiers contingents français en Italie a provoqué le plus vif enthousiasme, non seulement dans l'armée italienne, mais dans la population civile.

Le « bon garçonisme » des troupes françaises a beaucoup contribué à reconforter une opinion que les derniers événements avaient fortement découragée.

Dans les villes du front, où se trouvent déjà des régiments français, les « poilus » de l'Yser, de la Somme, de l'Aisne et de Verdun sont l'objet des plus chaleureuses acclamations. Il n'est pas rare d'entendre quelqu'un d'entre eux prononcer dans un sourire : « Ne vous en faites pas. Vous allez voir comme cela va bien marcher. »

Déjà, l'effet de ces encouragements et de cette présence se fait sentir.

L'armée italienne semble impatient de reprendre l'offensive et l'impression générale, dans les milieux militaires, est que nous allons assister prochainement à de très heureux changements dans la situation. — (Radio.)

Malgré les manœuvres allemandes le moral italien reste excellent

MILAN, 4 novembre. — Le public cherche les causes des revers que vient de subir la 2^e armée. Il y en a une qui fait l'objet de beaucoup de conversations.

On assure qu'une propagande démoralisante a été faite parmi certains jeunes officiers et parmi les soldats de certains recrutements ruraux.

Quoi qu'il en soit, dans l'épreuve présente, le moral de la nation reste excellent.

Les troupes françaises qui passent en gare et les officiers français qu'on a vus dans la ville contribuent largement, on le constate avec joie, à maintenir la confiance publique.

L'enthousiasme est grand pour l'alliance des deux nations latines, et, comme le disait tout à l'heure un patriote italien qui est fort connu ici, on se croirait revenu au temps de Magenta et de Solferino.

Des troupes bulgares vont remplacer les troupes turques

BERNE, 4 novembre. — D'après les dernières nouvelles venues d'Autriche, les empires du Centre vont remplacer les troupes turques sur le front italien par des unités bulgares.

Les unités turques seront envoyées sur le front de Macédoine.

Graves déclarations de M. Kerensky

NEW-YORK, 4 novembre. — L'Associated Press américaine a publié une interview accordée à son correspondant de Petrograd par M. Kerensky.

Le chef du gouvernement russe, tout en exposant les efforts accomplis par son pays et la confiance que toutes les démocraties du monde doivent avoir dans la révolution russe, se serait exprimé d'une manière assez pessimiste sur la participation future de la Russie à la guerre.

Suivant des informations qui arrivent des Etats-Unis, l'interview ainsi publiée contiendrait certaines inexactitudes. On considère donc qu'avant de reproduire les paroles de M. Kerensky, telles que l'agence Reuter les a transmises aux journaux de Londres, il convient d'attendre un texte authentique.

LE MINISTÈRE GARCIA PRIETO A PRÊTÉ SERMENT

Le gouvernement compte dissoudre les Cortès et fixer les élections au début de 1918.

MADRID, 4 novembre. — C'est hier soir, à 7 heures, que le nouveau ministère a prêté serment entre les mains du roi. Aujourd'hui à onze heures, les nouveaux ministres se réuniront en conseil pour arrêter les termes de la déclaration ministérielle qui sera aussitôt publiée.

D'après les déclarations faites par le marquis d'Alhucemas, le nouveau gouvernement suivra, au point de vue de la politique internationale, la même ligne de neutralité absolue adoptée par les gouvernements espagnols qui se sont succédés depuis le commencement de la guerre.

La presse se livre à de nombreux commentaires sur la constitution du nouveau cabinet. Les journaux s'accordent généralement pour dire que son manque d'unité est dû à une mode nouvelle imposée par d'autres pays qui, comme la France et l'Angleterre, ont dû, dans des moments difficiles, constituer des gouvernements de concentration.

Le conseil des ministres, qui se tiendra aujourd'hui, s'occupera d'abord de la dissolution des Cortès, afin que les élections générales puissent avoir lieu le plus rapidement possible, c'est-à-dire à la fin de janvier ou au commencement de février.

MADRID, 4 novembre. — M. Garcia Prieto, après un long conseil, a remis à la presse, au nom du nouveau cabinet, deux notes officielles.

La première dit que le nouveau ministère ne réalise pas une fusion, mais une union transitoire, exigée par les circonstances, qui permettra de poursuivre la politique de neutralité que l'Espagne a maintenue depuis le début de la guerre, et aussi de résoudre par une action immédiate et vigoureuse les problèmes économiques auxquels les circonstances ont donné un caractère d'urgence et de prêter toute l'attention qu'elles requièrent aux questions primordiales, telles que la défense nationale ; qui permettra enfin de convoquer les nouvelles Cortès sans qu'aucune influence gouvernementale se fasse sentir dans les élections.

La seconde dit que les ministres catalanistes sont disposés à souscrire comme ministres aux accords de l'assemblée des parlementaires.

Le duc d'Almodovar del Valle deviendrait ministre des Affaires étrangères

MADRID, 4 novembre. — La décision de M. Alvarado de ne pas participer au cabinet Garcia Prieto en qualité de ministre des Affaires étrangères est irrévocable.

M. Garcia Prieto assure l'intérim de ce ministère, en attendant de pourvoir à la désignation d'un titulaire qui serait probablement le duc d'Almodovar del Valle.

Le duc d'Almodovar appartient au parti libéral.

La grève des cheminots s'aggrave

MADRID, 4 novembre. — Les renseignements qui parviennent à la Maison du Peuple témoignent que la grève des cheminots de la Compagnie de Salamanque à la frontière portugaise revêt un caractère de grande gravité.

Les cheminots d'autres lignes, notamment de Salamanque à Médina, de Salamanque à Penaranda, Madrid, Cacérés et le Portugal, ainsi que de l'ouest de l'Espagne, ont également déclaré la grève.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Au nord du Chemin des Dames, l'activité de l'artillerie reste très marquée dans la région de Pinon-Vauxaillon.

Au nord-ouest de Reims, un coup de main ennemi a échoué. Sur la rive droite de la Meuse, à la suite du violent bombardement signalé dans le précédent communiqué, les Allemands ont prononcé deux attaques successives sur notre front, au nord du bois Le Chaume. Nos feux ont dispersé les assaillants en leur infligeant de fortes pertes. Dans la région de Dambloup, un coup de main ennemi est resté sans succès. Nos patrouilles ont fait un certain nombre de prisonniers.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Rien à signaler, en dehors d'une certaine activité d'artillerie au nord du Chemin des Dames, au nord-ouest de Reims et en Haute-Alsace.

AVIATION. — Dans la soirée du 3 novembre, la région de Dunkerque a reçu plusieurs bombes d'avions. Pas de victimes.

Front britannique

13 HEURES. — Les Irlandais ont réussi un coup de main, la nuit dernière, au sud-ouest d'Havrincourt. Deux raids allemands dans la région de Monchy-le-Preux ont été repoussés.

Sur le front de bataille, de petits détachements de nos troupes se sont emparés de deux points fortifiés, l'un à l'est de Broodsinde et l'autre au sud-est de Poelcapelle.

22 HEURES. — Un coup de main, exécuté avec succès cet après-midi par des troupes territoriales de Londres, nous a permis de faire un certain nombre de prisonniers et d'enlever des mitrailleuses à l'ennemi.

Au cours d'un raid allemand effectué cette nuit, à la faveur d'un violent bombardement, au sud-est d'Epehy, deux de nos hommes ont disparu.

Une tentative de coup de main ennemi sur un de nos postes au nord du bois du Polygone a échoué.

Grande activité des deux artilleries au cours de la journée sur le front de bataille.

L'aviation allemande a montré plus d'activité que de coutume dans le secteur de Nieupoort.

Front italien

Sur la ligne du Tagliamento, activité des artilleries d'une rive à l'autre du fleuve. Nous avons réagi par nos contre-attaques et nos tirs contre la pression continue et plus prononcée que l'ennemi exerce contre notre aile gauche.

Dans la région des Giudicarie, des détachements ennemis qui, après une forte préparation d'artillerie, ont attaqué nos postes avancés du val Daone et du val Giampella ont été repoussés.

après une lutte acharnée. Quelques prisonniers sont restés entre nos mains.

Dans la nuit du 2 au 3, nous avions obtenu sur la rive gauche du Tagliamento et détruit des dépôts de munitions que nous n'avions pas pu emporter au cours de la retraite. Deux appareils allemands ont été abattus hier, par nos aviateurs, sur Oderzo et sur Codroipo.

Fronts russes

FRONTS NORD, SUD-OUEST ET ROUMAIN. — Fusillade et opérations de détachements d'éclaireurs.

Dans la direction de Boute, près du village de Kondcheni, des détachements ennemis ont tenté d'approcher de nos tranchées avec des proclamations, mais ils ont été repoussés à coups de fusil.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'essentiel.

MER BALTIQUE. — Aucun changement.

OPERATIONS AERIENNES. — Dans la direction de Camen-Cochyrsk, le 2 novembre, nos pilotes ont jeté 800 pouds de bombes sur le de Polisy et y ont provoqué des incendies.

Dans la région du village de Solomno (so verstes au sud-ouest de Votolsk), un aéroplane ennemi qui avait perdu sa route est descendu à l'arrière de nos organisations. Le pilote, un sous-officier, a été fait prisonnier.

Front roumain

(2 novembre). — En Bukovine, nous avons repoussé en diverses occasions des soldats ennemis qui tentaient d'approcher des tranchées russes de la région de Iaslow, sous prétexte de fraternisation.

Dans le secteur d'Arbora, notre artillerie a dispersé plusieurs détachements en reconnaissance.

Sur le reste du front, des bombardements d'intensité variable ont été opérés dans plusieurs secteurs. L'activité de l'artillerie s'est manifestée plus vive dans la région de Marasesti, et de Moirleni. Nos batteries ont efficacement bombardé une colonne ennemie s'avancant de Radulesi, en direction de Balta Ratzelor.

Notre escadrille du Danube a effectué, avec des résultats utiles, le bombardement de trois batteries dans la région de Tulcea.

(3 novembre). — A part des actions réciproques d'artillerie et des opérations de patrouilles, notamment dans la région de Muncelul, Crucea et à l'embouchure du Danube, aucun événement d'importance n'est à signaler sur le front roumain du Dniester jusqu'à la mer Noire.

Front de Macédoine

(3 novembre). — Activité d'artillerie réciproque dans la région Vardar-Doiran, dans la boucle de la Cerna et au nord de Monastir.

NON-LIEU PROBABLE EN FAVEUR DE "L'ACTION FRANÇAISE"

M. Turmel sera probablement renvoyé d'ici peu devant la juridiction compétente.

Nous croyons savoir que l'affaire de l'Action Française recevra, dès aujourd'hui, sa solution judiciaire, et se terminera par une ordonnance de non-lieu.

L'instruction contre Turmel

Dès le début de cette semaine, une décision sera également prise relativement à l'affaire Turmel. M. Gilbert conclurait, dit-on, au renvoi de l'inculpé devant la juridiction compétente.

Le dimanche de M. Bouchardon

Le rapporteur a entendu un témoin dans l'affaire du Bonnet Rouge. Aucune opération judiciaire n'est prévue pour aujourd'hui.

Tel est le texte du communiqué qui nous a été transmis hier.

Le capitaine Bouchardon a également reçu, hier, dans la matinée, la déposition d'un témoin arrivé de Suisse, relativement à l'affaire Bolo.

Pierre Lenoir contre M. Humbert

On dit qu'en ce qui concerne la plainte déposée par Pierre Lenoir contre MM. Charles Humbert, Ladoux et Leymarie on se serait arrêté à la procédure suivante :

M. Pierre Lenoir se pourvoierait lui-même devant le Sénat pour obtenir la levée de l'immunité parlementaire qui fait obstacle à la poursuite et au sujet de laquelle le sénateur de la Meuse n'élève aucune objection.

Le rôle de M. Arthur Schœller

M. Drioux n'a pas encore fixé le jour du prochain interrogatoire qu'il compte faire subir à Desouches et à Lenoir.

Le magistrat tient, auparavant, à faire préciser certains points encore obscurs de l'instruction. De nouveaux témoins vont donc être entendus.

Nous avons indiqué, hier, que M. Drioux s'était transporté, samedi dans l'après-midi, au chevet de l'ami de Pierre Lenoir, Mlle Berthe Alexandre, dont l'état de santé demeure précaire.

De cette déposition il résulterait qu'au mois de mars 1915 Lenoir cherchait déjà à acquérir un grand journal parisien, au moyen de fonds d'origine américaine ou suisse.

Par l'intermédiaire de Desouches, il aurait été mis en rapports avec un ex-attaché de l'ambassade ottomane, qui lui-même lui aurait fait tenir une lettre d'introduction pour le prince Radowicz. Ce dernier aurait présenté Lenoir à un avocat de Zurich, du nom de Schiller, qui l'aurait mis en relations avec M. Schœller.

La santé de M. Jean Dupuy

Voici le bulletin de santé communiqué à 1 h. 30 sur l'état de M. Jean Dupuy : « L'état de M. Jean Dupuy est satisfaisant. Ses blessures sont en bonne voie de guérison, et la fracture de la clavicule, contrôlée par l'examen radiographique, ne présente aucun caractère de gravité. »

Signé : Professeur QUENT, docteur MICHAUX, docteur LARAU.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats :
Prix des Abonnés (scratch 2.000 mètres). — 1. Paillard, 2. Ménager, 3. Garapezzi.
Handicap du Demi-Mille (804 mètres). — 1. Paillard, 2. Charlier (60), 3. R. Roussel (70), 4. Dupont (60), 5. Chaballe (60), 6. Deschamps (5).
Match Egg-Godivier (derrière tandems). — Première manche (10 k.) : 1. Godivier et Egg (dead-heat). Deuxième manche (16 k.) 033 m.) : 1. Egg, 2. Godivier, à un tour. T. : 20 m. 1 s. 2/5.
La Course de Deux Jours. — Troisième manche (80 kilom. derrière motos). — 1. Suter, 2. Darragon, 3. Suter, 139 kil. 615 ; 4. Darragon, 138 kil. 710.

FOOTBALL ASSOCIATION

Coupe Charles-Simon (C.F.I.). — Equipes premières : A.S. Française bat U.S.A. de Olchy par 13 buts à 0 ; Racing Sports bat C.A. Vitry, 7 à 0 ; Olympique bat Legion Saint-Michel, 4 à 1 ; Etoile des Deux-Lacs bat Gallia Club, 2 à 1 ; C.A.S. Générale bat Stade Français, 5 à 4 ; Paris Star bat Patronage Olier, 2 à 1 ; C.A. de Paris bat C.A. XIV, 6 à 1.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de Paris. — Equipes premières. — Paris Université Club bat National Sporting Club par 14 points à 0 ; Stade Français bat C.S. Madois, 34 à 0 ; C.A.S. Générale bat A.S. Française, 18 à 3 ; S.C. Universitaire bat Racing Club, 16 à 3.

MARCHE

Le 28^e Brevet du C.E.P. — Douze concurrents sur trente-deux ont obtenu hier le brevet du Comité d'Education physique en effectuant un parcours de 10 kilomètres (Paris, Pantin, Montfermeil, Chelles, Bry-sur-Marne, Paris) dans un délai de 7 heures.

GRAND CHOIX DE TISSUS POUR PARDESSUS
Bien doublés, col velours
SUR MESURE 85
PARIS-TAILLEUR
3, Rue du Louvre, Paris
MÊMES MAISONS : 140, Boulevard St-Germain, 9, Rue Lafayette.

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vend. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser : 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

LES COURS

— S. M. le roi d'Espagne a remis personnellement à S. Exc. le comte Bonin Longare, ambassadeur d'Italie en France, le grand cordon de Charles III.

INFORMATIONS

— S. Em. le cardinal Amette, archevêque de Paris, se rend à Rome. Le prélat sera accompagné par le chanoine Clément, son secrétaire particulier.

— L'Union de l'Université américaine d'Europe, qui vient de s'installer 8, rue de Richelieu, offrira, demain mardi, à 4 heures, un thé auquel de nombreuses personnalités sont conviées. Citons, parmi les dames patronnesses : Mrs W. J. Sharp, Mrs Wood-Bliss, Mrs Ed. Tuck, Mrs James-Hyde, Mrs L. Slade, Mrs J. D. Barbour, etc., etc.

NAISSANCES

— La comtesse de La Rochelambert, née d'Herbement, femme du lieutenant de La Rochelambert, a mis au monde une fille.

— Mme François Charles-Roux, femme du secrétaire d'ambassade à Rome, a donné le jour, à Marseille, à une fille appelée Cyprienne.

— La vicomtesse de Monhodon, née de Beaumont, vient de mettre au monde une fille : Anne.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. Constantin Musurus, ingénieur, fils de M. Paul Musurus, le poète français bien connu, avec Mlle Nadine Clado, fille du regretté docteur Clado, et de Mme Clado.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Dagallier, président de chambre à la Cour d'appel de Lyon, juriste éminent, qui avait été choisi en 1916 pour présider le conseil de révision des conseils de guerre ;

Du général de brigade Albert Benoist, du cadre de réserve, officier de la Légion d'honneur, mort à Versailles, âgé de soixante-dix-sept ans ;

Du docteur Paul Oulmont, médecin à l'hôpital Beaujon, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-huit ans, en son domicile, 5, rue de Téhéran. Il était le beau-frère de M. Gustave Périère ;

Du sous-lieutenant Guy Assire, du 71^e territorial, décoré de la croix de guerre, deux fois cité, mort pour la France, près d'Esnes. Son frère, le sergent Tony Assire, sergent au 46^e d'infanterie, est tombé au champ d'honneur ;

De M. Eugène Sirvent, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur honoraire de l'Université ;

De l'abbé Lapeyrière, curé d'Yvetot, de Saint-Martin d'Entraignes, ancien Père de l'Oratoire, qui vient de mourir dans un hôpital du Midi, des suites de fièvres paludéennes contractées à Salonique ;

Du capitaine Paul du Souich, du 85^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, rapatrié d'Allemagne comme grand blessé, mort des suites de sa blessure.

BIENFAISANCE

— A l'ambassade d'Angleterre a eu lieu une réunion du comité d'honneur chargé d'organiser la représentation de *Jeune d'Arc* qui sera donnée au profit des Croix-Rouges franco-britanniques.

On y remarquait : Mrs Sharp, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis ; duchesse d'Uzes douairière, duc de Montmorency, princesse d'Henin-d'Alsace, duchesse de Guiche, duchesse de Bassano, marquise de Talleyrand-Périgord, marquise du Ludre, marquise de Jaucourt, marquise de Ganay, comtesse d'Haussonville, Mme Carnot, Mme Pérouse, Mme Viviani, Mme Waddington, Mme Ernest Mallet, Mrs Catlin Park, le maître Camille Saint-Saëns, M. Walter Behrens, M. Ralph Lombton, trésorier du comité ; colonel Needham, président de la Croix-Rouge britannique ; M. Jules Martin, délégué de la Croix-Rouge française ; capitaine Fourmon, M. Macinnon, etc., etc.

En l'absence de lady Bertie de Thame, ambassadrice d'Angleterre, Mrs Sharp, ambassadrice des Etats-Unis, avait bien voulu présider la réunion.

— Au profit de l'œuvre de la *Protection des Réformés* n° 2, auront lieu, de novembre à mai 1918, onze conférences sur "la Psychologie des belligérants", auxquelles prendront part MM. Milerand, Henri Robert, Joseph Reinach, Denys Cochin, André Cheysson, Victor Bérard, Boutroux, Ernest Denes, Hovelacque, Caullery, et M. Gerard, ambassadeur.

La première conférence, faite par M. Milerand, aura lieu le 15 novembre, à 5 heures, à l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne.

OCCASIONS
A VENDRE, URGENT, TRES BAS PRIX
plusieurs beaux et riches mobiliers : salons, un superbe Ambrasson, salle à manger, chambres, un remorqueur cab. de trav., bronzes, pendules, lustres, bergères, meubles divers.
A VOIR
GARDE-MEUBLE DE L'ETOILE
44, rue de Douai

Le dernier confort.

On s'imagine trop volontiers qu'habitations, meubles, véhicules et autres accessoires dont l'usage exige le minimum d'effort et offre le maximum de bien-être, sont le dernier mot du confort. Et l'on s'applique à demander aux choses une existence toujours plus confortable. Pourtant, quel est le confort le plus confortable ? De l'homme affaibli, épuisé, sans ressort, qui, effondré dans un moult fauteuil n'aura même pas la force de tenir son journal, ou de l'homme fort, robuste et sain qui pourra se reposer effectivement de son travail sur un humble chaise ?

Il est donc rationnel de chercher le confort aussi bien en nous qu'autour de nous. Et mieux, à moins d'être sottement égoïstes, nous devons vouloir nous rendre "confortables" nous-mêmes pour que nos proches et nos familles aient plaisir à vivre avec nous et que nous ne leur soyons jamais un sujet d'inquiétude.

Pour cela, il suffit de se mettre au délicieux régime du "Wincarnis". Car "Wincarnis" est un vin confortable : il conforte (comme disaient nos aïeux), c'est-à-dire fortifie et reconforte. De ce fait il se recommande impérieusement aux faibles, aux anémiques, aux nerveux, aux "sans courage" qui ne trouvent aucun plaisir à la vie, qui ne peuvent goûter aucun bien-être. Il se recommande — et il est recommandé par plus de 10.000 médecins — aux affaiblis que le moindre malaise, la moindre indisposition terrasse. "Wincarnis" leur donnera la force, l'énergie, la santé qui font apprécier la vie et la rendent agréable.

Essayez-en une seule bouteille : un verre de "Wincarnis", c'est une journée passée confortablement.

"Wincarnis" vous attend dans toutes les pharmacies.

BOIS DUR DE CHAUFFAGE

1^{re} qualité, séché à 0°38 ou à la dem. : les 1.000 k^g 445 fr. pris au chantier, 35 fr. en plus p^r livr. à dom., mise en cave. SCIERIE DELIS, 81-83, r. Reuilly.



APRÈS QUELQUES JOURS DE PLUIE, SUR LE TERRAIN CONQUIS A L'EST D'YPRES

Depuis leur poussée à l'est d'Ypres, les troupes britanniques ne cessent de harceler les Allemands. Leur avance en direction de Passchendaele leur per-

mettra de passer l'hiver sur les hauteurs, tandis que l'ennemi devra séjourner dans la boue, s'il n'a pris, d'ici là, la décision de faire un bond en arrière.

B L O C - N O T E S

ON est très généralement d'accord, et dans le monde entier, non seulement en France, pour considérer que les ouvertures de paix faites par le Vatican étaient particulièrement favorables à l'Allemagne et à l'Autriche. Cela est d'autant plus remarquable que l'Allemagne est hostile au catholicisme. M. Paul Gaultier, dans un article paru dans le *Correspondant*, l'a démontré avec de vigoureuses preuves à l'appui.

L'empereur Guillaume II d'abord ! Lorsque la landgravin de Hesse se convertit à la confession catholique, celui-ci lui écrivit : « Je hais cette religion que tu as embrassée... Tu adhéres donc à la superstition romaine, dont j'envisage la destruction comme le but suprême de ma vie... » L'« élite » intellectuelle allemande ensuite. L'historien Treitschke a attribué à l'Etat prussien « une vocation préétablie contre le papisme. » Et l'on sait l'immense influence que Treitschke a exercée sur les esprits germaniques. Les deux guerres successives de 1866 et 1870 contre l'Autriche et la France furent représentées comme « une double croisade protestante contre les deux principaux Etats catholiques. »

Aujourd'hui encore, malgré la faillite, en 1880, des lois du Kulturkampf contre les catholiques, leur foi est seulement « tolérée ».

Elle est tolérée, mais uniquement à l'intérieur. La guerre actuelle a montré la haine à nu. Les massacres de prêtres en Belgique, les violations d'églises ne paraissent pas avoir eu d'autre cause. Ce sont les ecclésiastiques catholiques qui ont été le plus maltraités, ce sont les édifices catholiques qui ont le plus souffert.

Le curé de Schaffen-sur-Diest fut pendu deux fois. Puis les Allemands, le détachant, lui tirent les yeux fixés sur le soleil : « Regarde-le bien, disaient-ils ; tu ne le verras pas se coucher. » L'abbé Oudin, à Sompuis, avait soixante-treize ans. On le traîne à Vouziers, où les soldats allemands lui crachèrent au visage, lui écrasèrent les bras, la poitrine et les cuisses à coups de talon de botte et d'épée. Il mourut quelques jours après sur la paille, à Sedan, « comme un chien », rapporte un témoin.

Les Allemands ont tué treize prêtres dans le diocèse de Malines, vingt-six dans celui de Namur, trois dans celui de Tournai, six dans celui de Liège. L'abbé Vouaux, avant d'être fusillé, porta le crucifix à ses lèvres. Un officier allemand le lui arracha avec des injures immondes ; puis, comme il respirait encore après l'exécution, lui creva les yeux avec la pointe de son épée et lui écrasa la figure avec le pommeau.

Mais l'acharnement au sacrilège dénote plus clairement encore le profond sentiment de mépris et de haine que nourrissent les Allemands contre le catholicisme.

Alors, pourquoi cette indulgence du Vatican ? Un catholique éminent et pratiquant a cru pouvoir faire devant moi cette hypothèse : « Les catholiques français, m'a-t-il dit, sont comme les grognards de Napoléon : ils réclament toujours, mais obéissent toujours au Saint Siège. Les catholiques allemands, au contraire, ne sont pas bon teint. La papauté peut toujours redouter de leur part un schisme. Il faut les traiter avec ménagement... »

Pierre MILLE.

Été de la Saint-Martin

Il arrive assez souvent qu'il fasse beau pendant les quelques jours qui séparent la Toussaint de la Saint-Martin, laquelle tombe le 11 novembre. C'est ce qu'on appelle l'été de la Saint-Martin.

Si l'on en juge par la température de vendredi, de samedi, et même d'hier dimanche, la présente année paraît nous réserver sem-

blable grâce. Or, savez-vous à qui cela fait le plus plaisir ? A M. Loucheur, ministre chargé d'assurer le chauffage national.

Sans doute, l'autre semaine, il a déclaré à la Chambre que la production du charbon augmentait à vue d'œil, et que l'on pouvait espérer des distributions de plus en plus abondantes.

Mais tout l'effort de nos braves mineurs ne vaudra jamais, pour conjurer la crise, quinze jours pendant lesquels on n'a pas besoin de feu. C'est ce bonheur qui semble promis à M. Loucheur. Qu'il adienne, et M. Loucheur sera sacré grand ministre.

Parbleu, diront tels de ses prédéces-

seurs, taxés jadis d'imprévoyance, ce n'est pas malin, quand on a une telle veine... Il y a longtemps déjà que Talleyrand a proclamé, après Mazarin :

— En politique, il faut avoir de la chance.

Il faudrait à la tête de toutes nos entreprises... un veinard !

Carmélite

Si Mlle Lavallière ne se retire pas aux Carmélites, c'est peut-être qu'elle ne serait pas la première comédienne qui ferait cet « effet ». Au dix-huitième siècle, une artiste de la Comédie-Française, Marie-Jeanne Gauthier, entra au Carmel de Lyon et, pendant plus de trente ans, édifica la ville par son austerité et le zèle avec lequel elle se soumettait à toutes les pratiques ordonnées par la règle.

On l'appelait sœur Augustine de la Miséricorde.

Elle épanchait sa foi et la joie qu'elle éprouvait dans sa vie de pénitente en petits vers d'une poésie assez naïve dont elle envoyait des copies à la reine Marie Leszinska. Celle-ci ne dédaignait pas de lui répondre et, dans sa pitié, la donnait souvent en exemple à certaines dames de sa cour.

Et pourtant, avant d'entrer au couvent, Mlle Gauthier avait mené une vie assez gaillarde. Elle était plus remarquable par sa force physique que par son talent, et cette force faisait son orgueil.

Bien avant que les sports fussent à la mode, elle aimait à défier les gens musclés à la lutte, et elle n'avait jamais encore trouvé son maître, lorsqu'un jour le maréchal de Saxe vint au foyer.

Maurice de Saxe était lui-même un athlète, faisant volontiers montre de son biceps. On lui parla de la force de la comédienne, il consentit à lutter avec elle, en plein théâtre, et l'on vit le moment où il allait toucher des deux épaules.

Mais finalement, ce fut l'actrice qui fut vaincue ou se laissa vaincre.

Il en résulta entre elle et l'illustre soldat une liaison qui dura plusieurs années et qu'elle n'avait pas oubliée même au couvent.

Le solliciteur ingénieux

Tous les Parisiens ont rencontré à la tombée de la nuit ce vieux monsieur pas trop vieux, à la barbe grise bien peignée, au paletot correct pas trop rapé, qui s'approche d'un pas silencieux du promeneur arrêté au bord d'un trottoir ou occupé à allumer sa cigarette et, mettant le chapeau à la main d'un geste pas trop noble, dit de la façon la plus aimable du monde :

— Pardon, monsieur, serait-il indiscret de vous demander un léger service ? Pourriez-vous mettre à ma disposition la somme de cinquante centimes jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous rencontrer à nouveau ? Il sait si bien choisir ses têtes et le Parisien la pièce si facile que, une fois sur trois, au moins, son indiscret est couronné de succès. L'observateur assure qu'avec ce truc si simple et si impudent ce bon vieillard se fait des journées très enviables.

Or, il vient d'apporter un perfectionnement à son système qui montre en lui un charmant esprit d'actualité. Quand il a présenté dans la forme habituelle sa demande

de cinquante centimes (il ne dirait pas dix sous pour un empire) il ajoute avec beaucoup de sentiment :

— Je sollicite de préférence cette faible monnaie divisionnaire parce que je sais de quelle pénurie de billon nous sommes affligés.

Peut-on l'envoyer promener ?

Leur langage

Un jeune aspirant d'artillerie de la classe 17, qui en est à ses débuts au front, écrit à un parent :

« Mon cher oncle, excuse-moi de ne t'avoir pas répondu plus tôt, je suis toujours très occupé... »

— Encore des corvées, des paperasseries,

se dit l'oncle, toujours la même chose !

Puis il continue la lettre et lit :

« Depuis une semaine, nous ne faisons que tirer nuit et jour. »

Voilà donc ce qu'il appelle « occupé » ! Il se bat ! Il tire sur l'ennemi, et probablement l'ennemi tire aussi sur lui ! Mais tout cela, dans la bouche du débutant qui en est à son premier feu, s'appelle « être occupé ». Comment donc s'exprimerait-il s'il était un vétéran ?

Ces jeunes gens sont exquis. Ils mettent dans leur poche, et bien au fond, les Marie-Louise de 1814.

Pour les moralistes

Tous les moralistes et tous les sociologues enseignent que la misère et l'ignorance sont les deux mères du vol et du crime.

Or, la cour d'assises vient de juger une bande de cambrioleurs qui pratiquaient aussi le vol à main armée à Paris et dans la banlieue. Ces malfaiteurs étaient tous des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, qui exerçaient la profession de mécanicien — laquelle est incompatible avec l'ignorance — et qui travaillaient dans des usines de guerre, se faisant des journées de vingt-cinq à trente francs, prix qui écarte toute idée de misère.

Qu'en pensent les moralistes, les sociologues et les criminalistes ?

Les paysans russes et la vodka

Voulez-vous comprendre les mystères de la Révolution russe ? Lisez ce dialogue entre deux paysans de là-bas :

— Le tsar ne sera plus comme auparavant ? demande l'un.

— Non, dit l'autre. A l'avenir il sera libre, car nous avons fait la Révolution.

— Et nous, qu'est-ce que nous sommes ?

— Nous sommes libres aussi.

— Comme le tsar ?

— Oui, nous sommes tous des tsars.

— Et comment cela peut-il arriver ?

— Parce que nous avons la liberté.

— Qu'est-ce que la liberté ?

— Je ne peux pas le dire au juste. Mais c'est une chose très grande.

— Plus grande que la Russie ?

— Auprès d'elle, la Russie n'est qu'une chose très petite.

— Il y a de la neige au-dessus ?

— Non, il n'y en a pas. La liberté est un printemps.

— Et la liberté, c'est aussi la vodka ?

— Oui, la vodka aussi. La liberté est tout.

— Alors, pourquoi n'avons nous pas la vodka depuis qu'il y a la liberté ?

— Parce que la liberté défend la vodka.

Un journal russe note plusieurs de ces dialogues qui semblent des balbutiements inventés à plaisir. Mais, hélas ! ces balbutiements sont vrais, et ceci explique bien des choses...

LE PONT DES ARTS

La société Leonardo da Vinci, à Florence, organise, avec le concours du ministère belge, une exposition de photographies des monuments dévastés de la Belgique.

LE VAILLEUR

LA HERNIE N'EXISTE PLUS pour celui qui adopte le **Nouvel appareil sans ressort** de A. CLAUVERIE. Le seul assureur une réduction intégrale et un soulagement absolu. Lire le *Traité de la Hernie*, envoyé gratis par M. A. CLAUVERIE, 54, Faubourg Saint-Martin, Paris. APPLICATIONS TOUS LES JOURS, MÊME DIMANCHES ET FÊTES, DE 9 H. À 7 H. — MÉTRO : LOUIS-BLANC.

LES GRANDS CONCERTS

A l'occasion de la fête de la Toussaint, deux festivals César Franck — pas davantage ! — sollicitaient la présence des fidèles : l'un, à la salle Gaveau, avec un programme de musique de chambre, et l'autre, au Palais de Glace, où l'on donnait, avec orchestre et chœurs, *Ruth*, un des ouvrages les plus faibles et les moins personnels de l'auteur des *Beatitudes*. Salle comble et enthousiasme d'un côté comme de l'autre. Pauvre « père Franck » ! De son vivant, les hivers étaient rares où son nom figurait sur une seule de nos affiches, et, depuis sa disparition, il est devenu l'auteur français le plus joué et le plus unanimement applaudi ! Juste, mais triste retour des choses d'ici-bas !

C'est par un concert franco-américain, sous la présidence de S. Exc. William J. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, à la mémoire de nos jeunes compositeurs tués à l'ennemi, que le jour des morts fut célébré à la salle Gaveau. Une bonne exécution du consolant *Requiem* de M. Gabriel Fauré ouvrait la séance, sous la direction de M. Francis Casadesu, dont on applaudit ensuite deux expressives mélodies de guerre, bien chantées par M. Nivette.

La partie américaine se composait de chants nationaux et populaires, fort intéressants, mis en valeur par Mmes Richardson et Cobina-Johnson, et d'une légende persane : *Zol*, de M. Blair Fairchild, qui témoigne des dons de son jeune auteur.

Le lendemain nous fûmes conviés, au Trianon-Lyrique, au premier des spectacles historiques d'abonnement. Sur l'affiche, un acte charmant et très prime-sautier de Dalayrac, *Maison à vendre*, composé vers 1780, et deux actes vraiment musicaux et pleins d'agrément : les *Voitures versées*, de Boieldieu, le célèbre compositeur de la *Dame Blanche*. Montés avec soin, ces deux ouvrages de choix furent l'objet de vifs applaudissements.

Le 3^e concert Colonne-Lamoureux ne contenant cette fois aucune nouveauté, je me bornerai à en relater la belle exécution, sous la direction enflammée et musicale de M. C. Chevillard. — FERNAND LE BORNE.

La première d'aujourd'hui. — Aux Variétés, ce soir, première (reprise) de *Potash et Perlmutter*, avec MM. Max Dearly et Arquièrre. Les titulaires de service aux Variétés seront reçus au contrôle.

Casanova sur la scène. — Casanova, l'homme des plombs, le héros de mille aventures romanesques et souvent excessives, entrera doublement au théâtre dans un avenir prochain. Il le devra à sa vie aventureuse, d'une part, à M. Maurice Rostand, à qui elle inspira une pièce nouvelle et, de l'autre, à MM. André Sardou, librettiste, et Maurice Jaquet, compositeur, qui ont tiré un opéra de l'interminable série de comédies composant la longue existence de Casanova de Seingalt, ruffian, pipeur de caries, érudit et poète.

Ce soir :

Comédie-Française, 7 h. 45, *L'Occasion*, le *Chandelier*.

Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 45, *la Tosca*, *Lumière et papillons*.

Odéon, 7 h. 45, *Esther*, les *Grâces*.

Gaité-Lyrique, relâche ; demain, 8 h. 15, les *Mousquetaires de la Reine*.

Vauvilliers, 8 h. 30, la *Revue*.

Variétés, 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*.

Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Trianon-Lyrique, relâche ; demain, 8 h. 15, *Véronique*.

Châtelet, relâche ; demain, 8 h. 15, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Sarab-Bernard, relâche ; demain, 8 h. 30, les *Riches*.

Th. Réjane, 8 h. 15, *A l'abri des lois*. Gros succès.

Antoine, relâche ; demain, 7 h. 45, le *Marchand de Venise*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Athénée, 8 h. 30, les *Bleus de l'amour*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le *Système D*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Cluny, 8 h. 15, *Chantecocq*.

Déjazet, 8 h. 45, *Le Feu du poisin*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *La Grande Epouvante*.

Capucines (T. Gut, 56-40), 8 h. 30, *A part ça, le Grand Jeu*, le *Prologue*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change*.

Scala, 8 h. 30, *Occupe-toi d'Amélie*.

Caumartin, 8 h. 30, *Comme d'habitude* (revue franco-américaine).

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, la *Revue*.

Olympia, 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*.

La-Ta-Clan, tous l. soirs, *Carminette*, opéra à 3^e spect. Anne Danerney, F. Frey, Loc. Roc. 30-12.

Nouveau-Cirque, 8 h. 30, tous les soirs (sauf avertissement) mâtées jeudis, samedis, dimanches et fêtes.

GLYCOMIEL
Gaieté à base de Glycérine et de Miel anglais.
Souverain contre les rhumeurs de la *Peau*.
Grand Tube 1.60 francs, 37, F. Poissonnière, Paris.

ZÉNITH
Le programme pour l'obtention du brevet militaire d'aptitude automobile comporte "l'Etude du Carburateur Zénith". (Les Journaux.)

SOCIÉTÉ DU CARBURATEUR ZÉNITH
Siège soc. et Usines, 51, chem. Feuillat, Lyon. Maison à Paris, 45, rue du Débarcadere.

Usines et suc. LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK, GENEVE.

Le siège social à LYON répond par courrier à toute demande de renseignements (sans obligation commerciale). ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.